Pratiques

Linguistique, littérature, didactique

179-180 | 2018

Poésie et langue : aspects théoriques et didactiques

Réponse

Franck Neveu

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/4673>

DOI : 10.4000/pratiques.4673

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Référence électronique

Franck Neveu, « Réponse », *Pratiques* [En ligne], 179-180 | 2018, mis en ligne le 31 décembre 2018, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/4673> ; DOI : 10.4000/pratiques.4673

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Réponse

Franck Neveu

- 1 1. La poésie occupe une place importante dans mes lectures, et pas seulement. Même si je me retourne plus souvent vers la poésie « non contemporaine », non pas par manque de curiosité mais en raison d'une disponibilité limitée, qui rend plus difficile le travail de recherche du nouveau (pas du dernier, ce qui est aisé, mais du nouveau, ce qui suppose une investigation en profondeur ponctuée par de très nombreuses lectures dont beaucoup n'aboutiront à aucun résultat satisfaisant), je lis avec reconnaissance P. Muray, J.-M. Maulpoix, J.-Y. Masson, M.-C. Bancquart, M. Houellebecq, ou ce que *Le Matricule des Anges*, ou la revue *Courage* nous donnent à découvrir. Mais je ne suis guère preneur des segmentations chronologiques ou génériques. Et au bout du compte je ne sais pas ce qui occupe le terrain du contemporain. Car mes archives mentales, c'est-à-dire celles que je valide en acceptant de les conserver, sont probablement toutes « contemporaines » puisqu'elles me parlent au présent. Les textes poétiques exaltent la langue, comme le marque l'irrépressible désir d'y revenir, pour cette très simple raison que leur langage murmure en permanence à la conscience du lecteur que je suis. Dès lors, tous ceux qui comptent pour moi sont mes contemporains, qu'ils aient nom Rutebeuf, Villon, d'Aubigné, Corneille, Racine, Chénier, Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, Apollinaire, Péguy, Valéry, Char, Bonnefoy, et tant d'autres qui ont fait du XX^e siècle un des grands siècles de la poésie. La poésie ne m'est d'ailleurs pas seulement française, puisque je lis la poésie italienne, anglaise et allemande, tantôt traduite tantôt non, selon mes aptitudes linguistiques, fort variables, et parfois fort limitées, dans ces registres. W. H. Auden, aussi bien que Goethe, Shakespeare, Marlowe, Dante, Hesse, Rilke, ou Landolfi me sont assez familiers. Et justement, Landolfi, que vient-il faire dans cette série hétéroclite ? Il n'a fait que graver dans ma mémoire, depuis mes années de jeunesse, ce que je pense être la plus belle phrase que je connaisse, le plus beau segment de langue qu'il m'ait été donné de lire, de scander et d'entendre : « Di là dal finestrino passava una campagna senza particolari attrattive : **pascoli e pascoli si succedevano, solo interrotti da qualche fila di bassi olmi** o da qualche ruscello coi suoi pioppi » (T. Landolfi, 1966, *Racconti impossibili*. Firenze : Vallecchi, p. 123). C'est assez dire que la poésie ne saurait se réduire au poème, et que, pour ce qui me regarde, la littérature est toute poésie et n'est rien d'autre, l'un de nos plus grands écrivains français d'aujourd'hui, P. Michon, en est l'incarnation. Et je souscris

en outre pleinement à ce propos de Valéry (P. Valéry, 1941, *Une vue de Descartes*. Paris : Buchet-Chastel « Libella » (2016), p. 31) sur Descartes :

Je viens de dire : style admirable. Que l'on relise ceci :

« Prenons pour exemple ce morceau de cire qui vient d'être tiré de la ruche : il n'a pas encore perdu la douceur du miel qu'il contenait, il retient encore quelque chose de l'odeur des fleurs dont il a été recueilli ; sa couleur, sa figure, sa grandeur sont apparentes ; il est dur, il est froid ; on le touche, et si vous le frappez, il rendra quelque son. Enfin toutes les choses qui peuvent distinctement faire connaître un corps se rencontrent en celui-ci.

« Mais voici que, cependant que je parle, on l'approche du feu », etc.

Ces quelques lignes sont accomplies. Aucune sollicitation étrangère à ce qu'elles doivent dire ne les tourmente ; aucune intention d'effet n'altère la pureté de leur accent et la sage simplicité de leur mouvement retenu. Il n'y est pas un mot qui n'y soit inévitable, et qui ne semble cependant avoir été délicatement choisi. J'y vois un modèle d'adaptation de la parole à la pensée, dans lequel se compose la manière égale et détachée qui appartient au géomètre qui énonce, avec une certaine grâce discrètement poétique que rendent plus sensible le rythme, le nombre, la structure bien mesurée de ce petit fragment.

- 2 Descartes poète. Oui. La poésie c'est « l'accompli » dans le langage.
- 3 **2.** Je veux me faire plus court sur ce thème, car il déborderait de toutes parts les ambitions de ce numéro. D'abord, la linguistique. Doit-on parler de *linguistique*, de *science* au singulier du *langage*, de *sciences* au pluriel du *langage* ? Il est infiniment plus difficile de parler comme d'un tout de la linguistique aujourd'hui qu'il y a 30 ans. Il y a eu dilution par le renouvellement des problématiques scientifiques, et l'émergence de nouvelles disciplines, de nouveaux objets de recherche, de nouvelles technologies scientifiques ont quelque peu écrêté les fortifications disciplinaires. Avec le terme de *linguistique*, on peut comprendre aisément que se pose ici la question d'un *terminus a quo*, d'un point à partir duquel on croit légitime de penser le domaine. La linguistique ne couvre évidemment pas tout le champ de la science du langage, dont le développement est pluriséculaire, mais une infime partie (chronologiquement s'entend, car sur le plan épistémologique c'est bien sûr tout différent). Ce qui semble clair du point de vue de l'histoire des idées linguistiques c'est que la science du langage, depuis l'Antiquité, s'est toujours approprié le corpus poétique. Il constitue son observatoire privilégié. Et cet observatoire de la langue a renforcé sa prééminence à mesure que les linguistes avançaient vers l'étude du sens. F. de Saussure, É. Benveniste, E. Coseriu, R. Jakobson, oui bien sûr, et L. Hjelmslev. Mais n'effaçons pas non plus les traces de M. Bréal, J. Vendryès, A. Darmester, J. Damourette et E. Pichon, et ne négligeons pas l'étroite relation développée par les surréalistes avec ce domaine scientifique. Les surréalistes ont puisé, parfois sans souci de précision ni de rigueur (et c'était bien leur droit), dans ce champ qui leur était nouveau, comme dans celui de la psychanalyse. Et n'oublions pas au passage l'attrait particulier d'Apollinaire pour J.-C. Chevalier, ni l'importance de nos grands métriciens et poéticiens, comme B. de Cornulier et N. Ruwet. Et ne minorons pas les travaux de F. Rastier, J.-M. Adam, et M. Dominicy sur ce corpus. La science du langage et les arts du langage ont partie liée par nécessité.
- 4 **3. ET 4.** Je ne saurai désolidariser le syntaxique du sémantique. Ni ici ni ailleurs. Mais pour ce qui est du corpus poétique, je rappellerai ceci. Faisant un jour une étude sur *Stèles*, de Segalen, j'observai que le vocatif peut reproduire à l'échelle du texte le mode de dépendance qui est le sien au niveau local, lorsque le titre, confirmé en cela par des

marques grammaticales adéquates, se prête à une interprétation vocative. Ce que j'ai examiné dans le poème suivant :

SŒUR ÉQUIVOQUE

De quel nom te désigner, de quelle tendresse ? Sœur cadette non choisie, sage complice d'ignorances,

Te dirai-je mon amante ? Non point, tu ne le permettrais pas. Ma parente ? Ce lien pouvait exister entre nous. Mon aimée ? Toi ni moi ne savions aimer encore.

*

Sœur équivoque, et de quel sang inconnu ! - Maintenant, sois satisfaite : ni sœur ni amie ni maîtresse ni aimée, chère indécise d'autrefois,

Te voici désormais fixée, dénommée, par coutume et rite et sort (ayant perdu le nom de ta jeunesse),

Sois satisfaite : te voici mariée. Tu es emplie de joie permise,

Tu es femme.

- 5 La lecture vocative du titre est facilitée ici par le fait que la majuscule du mot qui lui fait immédiatement suite est une majuscule de début de vers et non pas nécessairement de début de phrase. Rien à la jonction du titre et du texte ne vient donc faire obstacle à la connexité sémantique des deux parties constitutives de l'énoncé vocatif. Ce qui fait une notable différence de fonctionnement avec l'exclamation inaugurant la seconde partie du poème (Sœur équivoque, et de quel sang inconnu !), qui ne saurait être syntaxiquement rattachée à l'impératif « sois ». Il s'agit bien plutôt d'une reformulation exclamative de l'allocution inaugurale. De même que c'est le texte qui confère à un titre sa valeur de pantonyme, on observe qu'à l'écrit c'est l'expansion prédicative, et son regroupement avec le segment extraposé dans un même ensemble graphique qui permet d'assigner à ce segment, sans ambiguïté syntaxique, et lorsque les conditions énonciatives sont réunies, sa pleine valeur vocative. Une même relation de dépendance présuppositionnelle à l'égard du contexte affecte le titre et l'appel. Dépendance que peut seule faire apparaître une approche macrosyntaxique de la question, qui présente l'avantage de souligner la fonction hautement cohésive du vocatif dans la structure périodique où il prend place. L'intérêt de l'étude était donc, entre autres, de faire apparaître que le vocatif ne saurait être soustrait à la structure syntaxique de l'énoncé que par commodité méthodologique. On mesure en effet la faible pertinence linguistique d'une analyse « asyntaxique » de ces constructions, décrites en général comme des « apostrophes ». Analyse que justifie essentiellement une volonté naïve de les maintenir (pour s'approprier vainement un objet que l'on croit constitutif) dans un domaine « réthoricostylistique », dont le cloisonnement du champ n'est bien sûr pas moins artificiel que celui de la syntaxe des prédications décontextualisées, qui fait subir au vocatif, à « l'excessive » mobilité, un déplacement forcément centrifuge. On doit tenir la parallaxe linguistique des faits de discours pour un phénomène empirique crucial, mais méthodologiquement subordonné à un continuum descriptif. Entendons par là que ce phénomène ne saurait être perçu, ni donc la notion qui l'identifie recevable, dans le cadre d'une analyse cloisonnant les domaines syntaxique, sémantique et pragmatique. Car il implique de bouleverser l'ordre convenu de l'explication linguistique, selon lequel il revient à la syntaxe d'interroger les catégories fonctionnelles, c'est-à-dire de les déterminer, et non à ces catégories de délimiter les frontières du domaine syntaxique. Ce que la langue recèle de potentialités formelles et substantielles, le texte poétique le donne à voir et à comprendre.
- 6 5. Je dirais que « les poéticiens de la poésie » ont déjà montré la voie qui peut être suivie en direction de l'approche cognitive du sens textuel. La notion d'évocation a été développée notamment par D. Sperber, N. Ruwet et M. Dominicy, qui en ont proposé une

approche cognitive. Dans le prolongement de ces travaux, I.-R. Choi-Diel a rappelé la relation qu'il convient d'établir entre évocation et convocation. Née des insuffisances explicatives et descriptives de la poétique structurale de R. Jakobson, et de l'immanentisme radical des analyses littéraires auquel cette poétique a donné lieu, la théorie de l'évocation, dans son application à la poésie, repose sur l'existence postulée d'un processus très général de conceptualisation selon lequel les entités concrètes ou abstraites sont construites mentalement sur la base d'indices fragmentaires. Chez M. Dominicy, l'évocation est liée à des catégories discursives larges, qui sont décrites comme étant régies par diverses modalités sémantiques (empirique, rhétorique, poétique, logique) censées organiser les rapports entre le langage et le réel relativement à la question de l'indétermination du sens. Dans cette perspective, la spécificité de la modalité poétique est de présenter des marques d'une absence de contrôle de cette indétermination, suscitant par là même une interprétation plurivoque. Il est dès lors possible de dégager une intention communicationnelle propre à l'énoncé poétique, qui n'est pas de décrire le monde mais de formuler des représentations mentales préalables par l'évocation de prototypes relevant d'un savoir partagé, constitué d'entités préformées (ou présentées telles) et réactualisées par le texte. Qu'il s'agisse de prototypes avérés, c'est-à-dire enracinés dans la mémoire, ou construits par le poème, ce qui doit retenir l'attention de l'analyste c'est le fait que le texte exhibe le prototype, donne à voir la prise en charge énonciative « universelle » du monde évoqué (universalité montrée), comme si la représentation poétique déliait des traits typiques de prototypes, même si factuellement ils n'existent pas. Le phénomène de présomption d'identification référentielle apparaît ainsi comme le trait rémanent, voire définitoire, du discours poétique, principalement dans sa réalisation lyrique. L'ouverture d'un poème n'est donc jamais son commencement, c'est plutôt un redéploiement discursif figuré, qui s'exerce, sur le mode de l'infinie variation, dans la différence (garantie par la singularité de chaque texte) et l'identité (l'archive symbolique commune, avérée ou présumée, dont chaque texte résulte). Ce que M. Dominicy appelle « l'hypostase du singulier à l'universel ».

- 7 6. Je ne me sens pas de compétence suffisamment légitimée par mon expérience pour répondre directement à ces questions. Concernant le cadre de l'enseignement supérieur, je me contenterai de rappeler que ce qui fait difficulté reste fondamentalement lié à l'inaptitude des étudiants (variable selon les niveaux de formation) à l'exercice de la réflexivité. Le discours linguistique souffre d'un déficit d'analyses, que les études terminographiques et le développement de l'approche génétique des textes scientifiques peuvent heureusement corriger. Je soulignerai pour finir l'importance d'un examen des observables de la singularité langagière dans l'apprentissage universitaire de la lecture du texte linguistique, qu'il s'agisse du texte grammatical ou du texte lexicographique. Seul ce type d'approche permet de déconstruire efficacement le présupposé d'une objectivité non médiatisée, et d'une science linguistique uniquement déterminée par sa logique interne. Les catégories de la grammaire sont des catégories de pensée. C'est en arc-boutant l'enseignement de la langue sur cette vérité épistémologique que l'on parviendra à sortir la grammaire de la doxa positiviste.

AUTEUR

FRANCK NEVEU

Sorbonne Université, Faculté des Lettres, STIH, EA 4509, F-75005, France